

ASSOCIATION POUR LA
DIFFUSION DE LA MUSIQUE
D'AUGUSTE DESCARRIES

SOMMAIRE

Entrevue avec la pianiste
Janelle Fung et le musicologue
François de Médicis p. 1

« Un langage musical
unique » p. 3

Concerts à venir p. 4

À lire, à écouter p. 4

Une période faste pour
l'ADMAD p. 5

Un musicien canadien à
Paris p. 7

Bulletin de l'ADMAD

Octobre 2018

Trouver l'authenticité d'une partition et réévaluer les œuvres néoromantiques dans l'histoire de la musique au Québec

Entrevue avec la pianiste Janelle Fung
et le musicologue François de Médicis

Janelle Fung, vous avez dû apprendre la Sonate d'Auguste Descarries dans des délais très courts, en remplacement d'un pianiste qui s'était désisté. Qu'est-ce qui vous motivée à relever ce défi ?

En fait, c'est Isolde Lagacé qui m'a suggéré de faire la création de la Sonate. Mais j'étais prise du matin au soir par la direction de Così fan tutte de Mozart. C'est vous, Hélène, qui m'avez envoyé la partition que j'ai lue à la fin d'une journée très chargée. Cela m'a paru une œuvre d'une grande difficulté. Pourtant, les premières mesures du premier mouvement et la ligne mélodique du deuxième m'ont fascinée. Même occupée par Mozart, je pensais constamment à la Sonate de Descarries. Je me suis dit qu'il fallait embarquer dans cette entreprise. De plus, je jugeais important de faire entendre cette œuvre au public, car on allait voir qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre inconnu. Je considérais comme un honneur, oui, un grand honneur, de pouvoir travailler cette œuvre et la présenter au public. Donc, je n'ai pas pu refuser.

Au moment de la création de la Sonate, vous avez dit : « Avec ce concert, mon aventure avec Auguste Descarries ne fait que commencer ». Comment envisagez-vous la suite ?

J'éprouve beaucoup de joie à découvrir ses œuvres pour piano et je forme le projet de jouer l'intégrale. C'est la première fois que je m'engage dans l'intégrale d'un compositeur. Je cherche à comprendre son évolution. Donc, pendant les deux prochaines saisons, je vais jouer les œuvres de Descarries ici et ailleurs. Janelle Fung note que le peu de temps alloué à l'apprentissage de la Sonate ne lui a pas permis de l'approfondir et d'en saisir toutes les nuances. Prendre plus de temps pour fréquenter ces partitions et en absorber le style est un pur délice, dit-elle. Elle espère que d'autres pianistes vont mettre cette sonate à leur répertoire maintenant qu'elle est rendue publique.

Vous avez décrit le travail pour la création de la Sonate comme une aventure qui consiste à comprendre l'œuvre sans le compositeur et sans références aucunes sur sa musique. « Je pars vraiment de zéro », disiez-vous. Est-ce une difficulté ou une liberté, ou encore les deux à la fois ?

C'était les deux à la fois : une difficulté et une liberté.

Plusieurs compositeurs apparentés à Descarries, tels Alexandre Scriabine et Nikolai Medtner, ont servi de filtre à Janelle pour mesurer les dimensions de l'œuvre. On trouve alors une grande structure de type russe « complètement dépourvue d'artifice », où règne une « sweetness » : pas d'emphase, un désir de faire entrer tous les auditeurs dans l'œuvre avec sincérité. Selon Janelle Fung, il s'agit d'un art personnel dans le mode « Voici qui je suis ! » et cela évoque également un trait propre à la culture québécoise.

Chaque compositeur a une signature. Chopin ouvre ses mélodies par une ligne ascendante typique (Janelle chante) ; avec Beethoven, vous entendez d'emblée la structure. Dans le cas de Descarries, je ne disposais pas de « présence physique ». J'ai donc dû définir un style. Mais je ne vois pas l'interprète comme un créateur. Je crois que c'est Michael Tilson Thomas qui disait : « I am just the waiter, not the chef. . . » Moi aussi, je suis la serveuse. Bien sûr, il y aura toujours une empreinte de l'interprète, mais je ne me mets pas au premier plan.



Janelle Fung



François de Médicis

Entrevue avec la pianiste Janelle Fung et le musicologue François de Médicis (suite)

Avez-vous des projets d'enregistrement ?

Oui. Je suis heureuse d'annoncer que je vais enregistrer, en janvier prochain, un disque de musique pour piano d'Auguste Descarries qui comprendra la Sonate, pour l'étiquette Center Discs. C'est un rêve. J'ai hâte de voir ce que ça donnera.

Qu'est-ce que votre expérience de chambriste vous apporte ? On voit que vous avez donné plusieurs concerts en quatuor, en quintette, en duo avec une altiste, une violoncelliste, un trompettiste, etc. Cela a-t-il modifié votre pratique du piano solo ?

J'apprends toujours quelque chose de chacun de mes collègues et je pense que c'est réciproque. Par exemple, le phrasé de mon jeu est influencé par mon travail sur l'opéra et par Paul Merkelo, le trompettiste. J'observe comment chacun de mes collègues chambristes trouve l'authenticité que je recherche également à ma façon. Tout pianiste devrait faire de la musique de chambre pour apprendre comment les autres travaillent et surtout, pour atteindre l'essence de l'œuvre. Ainsi Paul Merkelo est expert dans l'œuvre de Chostakovitch, ce que je ne suis pas. Travailler avec lui a élevé mes critères d'excellence, ce qui me réjouit.

François de Médicis, vous avez publié sur les compositeurs français et russes entre 1850 et 1950. Auguste Descarries a fréquenté l'école russe de Paris : percevez-vous des traces de cette tradition dans la Sonate et dans son œuvre en général ?

L'influence russe sur Descarries est une question que je n'ai pas encore épuisée. Je poursuis plusieurs pistes. Ainsi, le compositeur a étudié avec deux maîtres québécois liés à la tradition russe : Alfred Laliberté pour le piano et Rodolphe Mathieu pour l'harmonie. La production de Descarries entretient des rapports évidents avec le répertoire russe, parfois d'œuvre à œuvre, et pour mieux en juger, il serait intéressant de connaître la composition de sa bibliothèque musicale.

Pour la Sonate, le mouvement lent évoque le style de Sergueï Rachmaninov ; je cherche encore à identifier avec précision d'éventuelles correspondances pour le dernier mouvement, marqué Toccata. Des traces de Chopin, de Liszt et de l'école française affluent aussi ici. Mais dans son ensemble, la Sonate se rapproche plus de Medtner et de Rachmaninov que de Scriabine. Par sa forme composite spéciale, le premier mouvement de la Sonate s'insère dans un fascinant réseau de renvois à d'autres œuvres. Au sein d'un mouvement unifié, suivant un patron de forme sonate traditionnelle, s'enchaînent les quatre moments contrastés qui composent le cycle des mouvements d'une Sonate. C'est ce qu'illustre déjà la Sonate en si mineur de Liszt, un modèle du genre et, chez Medtner, la Sonate n° 14, op. 53 n° 2, dédiée à Alfred Laliberté. Outre la forme, d'autres traits renforcent les liens au sein de la triade de compositions de Liszt, Medtner et Descarries, comme le rythme pointé placé en tête de chacune d'entre elles. Ajoutons que, dans les œuvres pour chant et piano du musicien québécois (comme dans En sourdine), l'influence dominante vient plutôt de la France.

Deux autres œuvres pour piano ont retenu mon attention pour l'influence russe : Serenitas, plutôt scriabinienne, et Sarcasme, où deux sections font entendre successivement l'ascendant de Scriabine et celui de Rachmaninov. À noter que ce titre de Sarcasme renvoie encore à l'univers russe, car avant Descarries, seul Prokofiev l'a employé, ce dernier pour désigner un recueil de pièces pour piano. Pour moi, le jeu d'influences croisées de Scriabine, de Rachmaninov et de Medtner sur Descarries s'avère une piste de recherche féconde et fascinante.

Comment situez-vous la Sonate dans le cheminement artistique du compositeur et dans le contexte de la musique canadienne d'avant 1960 ?

Dans la production de Descarries, la Sonate marque un point culminant, une apothéose. C'est l'œuvre de plus longue haleine, celle qui adopte la forme la plus complexe et fait appel à l'écriture virtuose la plus soutenue.

En 1953, dans le contexte de la création musicale au Canada, cette Sonate signale également un sommet d'ampleur et de complexité. Descarries appartient à cette famille de compositeurs pianistes, à ces musiciens virtuoses qui placent le clavier au cœur de leur production et ne peuvent s'en passer, même quand ils écrivent des œuvres de chambre ou avec orchestre (comme dans le Quatuor avec piano ou la Rhapsodie canadienne pour piano et orchestre). Chopin appartenait déjà à cette lignée, et chez les Russes, elle se poursuit avec Scriabine et Medtner.

Entrevue avec la pianiste Janelle Fung et le musicologue François de Médicis (fin)

Du point de vue historiographique, le néoromantisme fait présentement l'objet d'une réévaluation. En effet, notre époque post-moderne ne s'attache plus exclusivement (ou en priorité) aux œuvres qui ont fait évoluer l'écriture musicale dans une optique progressiste, suivant un affranchissement toujours plus poussé des repères de la musique classique (tonalité, rythme, forme). Notre perspective pluraliste nous conduit à réhabiliter des personnalités indépendantes et originales comme Medtner et Rachmaninov. Au Canada, des figures comme Descarries peuvent en profiter. Dans mes recherches, je m'attache à resituer ce musicien dans le contexte de la génération québécoise née dans les années 1890. Ainsi Rodolphe Mathieu et Descarries, tous deux tributaires de l'influence de la musique russe, entretiennent des rapports très différents avec la modernité. Nous sommes mûrs pour écrire une nouvelle histoire de la musique québécoise au XX^e siècle, concevoir un récit qui rende compte avec plus d'objectivité de la variété des styles et des esthétiques qui s'y sont côtoyés.

À l'origine, mon intérêt pour ce projet a été stimulé par la magnifique interprétation de la Sonate par Janelle, qui m'a fort impressionné. Par la suite, j'ai énormément profité du travail de l'ADMAD. L'abondante documentation que sa présidente, Hélène Panneton, a mise à ma disposition m'a fait gagner un temps considérable. Je rends également hommage aux travaux minutieux de la musicologue Marie-Thérèse Lefebvre, qui offrent déjà une contribution importante à la connaissance de cette époque. L'enregistrement de Janelle réalisé au moment de la création de la Sonate, l'aide de l'ADMAD et les travaux de Marie-Thérèse Lefebvre m'ont permis de développer en quelques mois une connaissance des œuvres de Descarries et de commencer à mesurer sa place dans la vie musicale au Québec.

Entrevue : Hélène Panneton et Danièle Letocha

Technicien : Denis Fréchette